

Article rédigé par , le 11 septembre 2008

Magistrale biographie écrite à quatre mains, le Charles Quint du tandem Chaunu-Escamilla, le maître et le disciple, fera date. Pierre Chaunu reconnaît que l'exercice biographique n'est pas dans la ligne de l'école des Annales (son moule de formation), mais il ne nous offre pas pour autant un portrait romancé, écrit à la va-vite, où les anecdotes et les secrets d'alcôves l'emportent sur l'analyse.

D'une certaine façon, les auteurs restent fidèles à la méthode braudelienne : statistiques démographiques, exégèses d'archives et considérations politico-théologiques se succèdent au fil de pages, pour notre plus grand intérêt, même si la chronologie s'en trouve parfois bousculée. On ne le sait guère, Chaunu a commencé sa longue carrière en étudiant les rapports entre l'Espagne et le Nouveau Monde. Avec cet ouvrage de maturité, il revient sur le " dernier empereur de la Chrétienté " (J. Burckhardt), celui-là même dont l'empire s'étendit des Carpates à la Cordillère des Andes, cet empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. Véritable odyssée dans l'espace — en quarante ans de pouvoir, Charles Quint en passa dix en journées de voyage — ce livre est aussi une épopée dans le temps : le long règne de l'Empereur sera marqué par le passage, pour reprendre un vocable convenu, du Moyen ge aux Temps Modernes. Lorsque Charles naît à Gand en 1500, l'Espagne sort tout juste de la Reconquista, la France et l'Angleterre commencent à panser les blessures de la guerre de Cent Ans et l'Allemagne émerge de sa longue période d'anarchie. Le long règne de l'empereur connaîtra tour à tour le redressement de la France, la montée de l'hérésie protestante, la naissance de l'humanisme, le début des guerres de religion, l'expansion de l'Empire ottoman, la rupture de l'Angleterre avec Rome, sans compter la fondation de la Compagnie de Jésus, le Concile de Trente et la conquête de l'Inca. Amis, alliés, témoins, compétiteurs ou adversaires, François Ier, Luther, Calvin, Érasme, Henri VIII, Soliman le Magnifique, Ignace de Loyola et Pizarre seront tous des contemporains du grand empereur. Héritier d'une multitude de royaumes et de charges, soumis au poids de l'espace, aux inéluctables forces centripètes d'un empire de 2500000 km² et de 48 millions d'âmes, à la diversité de ses conseils (prêtres espagnols, reîtres flamands ou barons allemands), Charles Quint a su composer avec génie, sachant toujours s'entourer des avis les plus compétents, au gré des circonstances les plus variées, attestant d'un bel exemple de prudence politique. Chez cet homme qui ne sut jamais bien le latin, pourtant langue officielle à la Diète d'empire, qui pratiquait surtout le français, et plus tard l'espagnol, moins bien le flamand, l'italien et l'allemand, la mémoire fut le principal atout. Cette mémoire lui permit de résoudre bien des crises graves, et ce par la seule vertu d'une expérience vécue, assimilée et décantée. Bien plus, ce guerrier, qui vainquit François Ier à Pavie, fit comparaître Luther à Worms, repoussa le Turc sous les murs de Vienne, défit les princes allemands à Mühlberg et fut le dernier empereur du Saint-Empire à être couronné par le pape, n'était pas un mégalomane assoiffé de conquêtes, à l'instar d'un Alexandre ou d'un Napoléon. C'était un être réfléchi, à qui, comme le soulignèrent ses proches, " la colère était étrangère ", fait rarissime chez un homme d'une telle ampleur historique. Comme le résume d'un subtil trait Chaunu, lui-même cité par Michèle Escamilla : " J'aime sa volonté de paix et sa haine du parjure... c'est une des grandes figures qui vous réconcilie avec la politique, tout en étant si peu politique. C'est un chevalier. " Et cette dernière de poursuivre que l'on voit en lui " le véritable héroïsme, qui procède non de la folle et aveugle témérité, mais d'une maîtrise de soi qu'éclairaient tout ensemble la raison et le sens du devoir ". " Honneur et Valeur " semble avoir été, chevalerie de Bourgogne oblige, sa devise intérieure. De ce destin de Grand Maître de l'Ordre de la Toison d'Or, la plus belle illustration donnée sera certainement celle de sa fin, à laquelle est consacrée presque

exclusivement la seconde partie du livre. Sentant la mort approcher, perclus de goutte et d'épuisement, celui qui régnait sur les deux tiers de l'Occident décide d'abdiquer en faveur de son fils Philippe et de son frère Ferdinand. À cinquante-six ans, il se retire dans le monastère espagnol hiéronymite de Yuste afin d'y méditer les Saintes Écritures ainsi que l'*Imitatio Christi*, de son compatriote Thomas à Kempis. Sa dernière parole, avant de passer de vie à trépas, sera " Jésus ! ". " Nous sommes ici au cœur même de l'exigence chrétienne " pouvait écrire Daniel-Rops, " la grande inquiétude qu'on lit sur le visage de l'Empereur, dans ses clairs yeux fixes derrière lesquels on pressent des secrets, n'était peut-être rien d'autre que cette angoisse chrétienne du fortuné que le bonheur même tourmente et qui croit ne pouvoir lui échapper que par une expiation à sa taille, un renoncement crucifiant. " En peu de mots tout est dit, le reste n'est que vanité. Charles Quint serait-il l'unique modèle politique achevé pour une Europe aujourd'hui en quête de son unité * ?JEAN-DAVID MALNATI

<http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2868395856/libertepoliti-21> 0 0 0,00 Non 0,00 €